

12. Mise à feu du premier étage

Le gros des travaux étaient achevés et ne requéraient plus ma présence Ô combien efficace sur les lieux du forfait. Je m'accordai donc quelque temps de repos bien mérité.

J'en profitai pour ne rien faire sans m'en faire, ce qui est plus facile à dire qu'à faire car ce n'est pas tous les jours qu'on atteint à la sérénité.

Vous l'aurez remarqué, c'est toujours quand vous mettez à la cape que les papillons noirs de l'inquiétude viennent vous zuzuler, à croire que la sueur d'angoisse les attire comme des phéromones. Mystères de l'entomologie et de la marine à voile !

Pour cette fois, je me fis tellement mince qu'ils passèrent dans le ciel sans me voir et furent emportés pas le souffle vanillé des alizés. Je découvris alors le rythme de la tribu et ce furent quelques jours de farniente paradisiaque.

Le matin, au lever du soleil, Cécilia venait me tirer du lit avec une rudesse désinvolte. D'habitude, au réveil, je suis comme un crin mais elle avait une manière si personnelle de prendre les choses en main, si je puis dire, que je ne pouvais lui en vouloir longtemps.

Ensuite, je passais la journée à me vautrer sur l'herbe grasse de la place, roulant d'arbre en arbre comme un morse sur une grève des Kerguelen (les arbres en plus), au fur et à mesure que le soleil tournait.

Le parfum des fleurs m'alanguissait, les poulets venaient picorer autour de moi, les gamins poursuivaient leurs jeux et me bondissaient par-dessus lorsque je me trouvais sur leur passage.

Les femmes partaient dans la forêt cultiver leur jardin secret et les hommes allaient à la pêche.

Vers dix heures je descendais le sentier parfumé et enchanté d'oiseaux, qui menait au rivage, la tête enguirlandée de fleurs où venaient butiner les colibris, et j'allais me vautrer dans les vagues et ramasser des coquillages.

Souvent les gamins me suivaient et ouvraient pour moi des huîtres de palétuviers qu'ils me tendaient avec le jus d'un citron sauvage. Ils attrapaient des crabes et les faisaient rôtir à la broche.

Vers midi, quand le soleil commençait à me cuire, je remontais dans ma case et mangeais les mangues, les papayes et les oranges vertes que Cécilia avait déposées dans un compotier en plastique, sur la table. Fourbu, je retournais me reposer à l'ombre.

Les femmes revenaient, leur chargement de tarot des montagnes en équilibre sur la tête, les hommes arrivaient de la pêche avec leurs filets sur l'épaule et leurs boîtes de thon à l'huile sous le bras. Les ombres s'allongeaient, je retournais dans ma véranda, sortais l'élixir de longue vie, les glaçons, deux verres et attendais Gabriel qui ne tardait plus à venir faire la causerie. Le sujet était toujours le même.

Par bravade, j'avais jeté en l'air l'hypothèse que Pourrichier se faisait du beurre sur le dos des Bidonnais en les bernant à propos d'une prétendue usine d'incinération. Vous l'avez vu fumer une seule fois, sa foutue usine ? De même pour le réseau d'eau usée. Dieu sait ce qu'il en faisait réellement, des gras étrons des villageois !

Mais je n'avais aucune explication quant à la cause des pets nauséabonds que lâchaient avec un bel ensemble toutes les chiottes de Bidon les jours de grand vent. Les Bidonnais eux-mêmes semblant s'en accommoder, ce n'est pas moi, respirant avec délice l'air pur des Mamelles, qui allait les amener à se révolter contre cette pestilence.

C'était uniquement pour faire le malin que je prétendais dénoncer une arnaque monstrueuse devant mon compagnon. Gabriel sirotait, souriait et ne disait rien. C'est seulement en voyant mon insistance à ramener le sujet sur le tapis que Gabriel prit un jour le mors aux dents.

En toute amitié, il m'expliqua qu'il y avait des propos qu'il fallait éviter de tenir à Bidon, si on ne voulait pas se voir offrir, pour solde de tout compte, une paire de bottes en chaux hydraulique.

Comme toutes les grandes gueules toujours prêtes à débusquer les combines les plus paranoïaques, je crus qu'il m'emmenait en bateau. En fin de compte, c'est à Pourrichier qu'il m'emmena, pour me mettre les i sous les points.

Un soir, au moment de s'asseoir avec moi sur la véranda pour siroter notre élixir, il jeta une enveloppe sur la table.

– Tiens, c'est pour toi !

J'ouvris l'enveloppe, une odeur d'égout s'en échappa. “ Cher Monsieur Murmure, passez-donc me voir quand vous serez à Bidon. Demain soir serait parfait ”.

Ce n'était pas signé mais cela aurait été superflu. Mon bonheur avait dû s'entendre jusqu'à Bidon et on avait décidé d'y mettre bon ordre.

– Mes vacances sont finies ?

– Si tu crois que j'ai le temps d'en prendre ! – rétorqua Gabriel.

Le pauvre, le surmenage le guettait !

Le lendemain soir, je toquai à l'huis de Pourrichier auprès duquel je fus directement introduit avec les honneurs dus à mon rang.

– Alors, mon cher Monsieur Murmure, comment vont les choses depuis que nous nous sommes vus ? Il paraît que vous aimez Venise ?

Je le regardai sans comprendre. Où voulait-il en venir, cet âne !

– La dernière fois que j'ai entendu parler de Venise, c'est par la bouche de Gabriel !

– Et alors, cela ne vous rappelle rien ?

– À part une mauvaise blague, rien du tout !

– Allons, Monsieur Murmure, Gabriel lui-même m’a avoué que cette petite blague qu’il vous avait faite à ma demande vous avait ouvert les yeux !

Décidément, il bouffait à tous les râteliers, celui-là !

– Vous voulez dire que ce n’était pas un cauchemar ?

– Ça, je n’en sais rien ! C’est de la cuisine indigène dont j’ignore tout ! Mais je sais qu’il vous a fait faire une visite guidée, après vous avoir administré, disons... un sédatif de sa composition !

Je dus avoir l’air sacrément con car même vous l’aviez compris depuis longtemps. Pourrichier pouffa comme un grand fou.

– Je vous avais bien dit que Bidon n’était qu’un mirage flottant sur l’océan !

– Un océan de merde, oui !

Il frémit.

– Qu’avez-vous contre la merde !

– Oh, rien ! Ce n’est pas mon élément, voilà tout ! Il y en a qui ne supportent pas les croisières en bateau-mouche. Moi, c’est le canotage sur les lacs de merde !

– Cela ne remet pas en cause nos projets avec vos amis de Métropole, j’espère !

– Sûrement pas ! J’ajouterai que je me garderai bien de leur en parler, ils seraient capables de venir exploiter le gisement. Pour eux, c’est une mine d’or, que vous avez là !

Il se rengorgea.

– Vous avez compris que la discrétion s’imposait ! C’est parfait !

– Oui, Gabriel m’en a touché deux mots ! Je n’ai pas envie d’aller jouer les scaphandriers de fosse septique ! Mais vous auriez pu m’en parler vous-même !

– C’était plus farce comme cela, je trouve !

Farce ! Il avait de ces mots ! Il n’avait pas osé le faire personnellement, c’est tout !

– D'accord, je vous dois des excuses... et aussi quelques explications ! L'aventure vous a troublé apparemment, je vous croyais plus philosophe !

Tout de suite les injures ! Cela prouve qu'il n'y a pas comme les philosophes pour crier maman dès que la réalité rattrape leur imagination.

Donc, commença-t-il, ce lac souterrain, qui s'étendait jusqu'à la mer, n'avait pas été creusé, comme j'aurais pu le croire, mais existait depuis des millénaires, puisque c'était le lagon qui s'étendait ici.

Et puis il y a fort longtemps, dans la seconde moitié du XIXème siècle, les occupants Français se mirent à casser la montagne. Ils y cherchaient je ne sais quel minerai dont le principal intérêt était d'abord de faire suer le burnous aux bagnards récalcitrants de Nouvelle-Calédonie que les mitards ne parvenaient plus à ramener à la raison.

Comme je l'ai dit au début de ce récit, l'île était alors une vraie petite saloperie de paradis, avec un large lagon fermé, variant du bleu pâle au vert émeraude. C'était une vraie joie d'y patauger pour y chercher sa pitance avec des palmes et un tuba.

Bref, une parfaite abomination pour les organisateurs du bain, d'autant plus que casser du caillou devant un tel paysage remontait le moral aux plus déprimés des relégués et adoucissait le caractère des matons à la brutalité la plus épaisse. En réalité, c'est au tourisme avant la lettre qu'on les condamnait en les envoyant sur l'île. Cela ne pouvait durer.

L'administration pénitentiaire s'en occupa activement avec l'imagination qu'on peut lui prêter. L'idée géniale qui germa dans je ne sais quel crâne d'œuf, fut donc de raser les Mamelles et de les jeter dans le lagon. C'était pervers, cela demandait de l'imagination et de la technique, bref, c'était civilisé alors on se mit à l'ouvrage.

Le problème, c'est qu'avec la petite centaine de bagnards que comptait l'île cela pouvait prendre un siècle. Surtout qu'ils n'étaient pas vraiment motivés, les gars.

Quant à utiliser la main-d'œuvre aborigène, il ne fallait pas y compter. Ces gens-là ne comprenaient rien au canal de Suez. Il était plus facile de les laisser végéter dans leur ignorance que de les exalter à coups de pieds au cul, au risque de se réveiller, une hache encensoir même pas désinfectée au travers du crâne avec toutes les migraines qui s'ensuivent. Le gouverneur de l'île, autrement dit le maton-chef, eut alors une idée géniale.

Au fond, il ne s'agissait que de voiler pudiquement la vue de ce paradis tropical. Il gagna du temps en faisant répandre la terre extraite des Mamelles sur une sorte de ponton fait de bric et de broc, posé sur un carroyage de troncs d'arbres battus.

Gavalardo n'avait rien inventé, il n'avait fait qu'en reprendre l'idée pour construire sa marina. Cela marcha fort bien et en moins de vingt ans, le lagon fut recouvert d'une couche de terre d'un mètre d'épaisseur. Les nouveaux venus auraient eu peine à croire qu'à la place de cette plaine de caillasse aride s'étendait auparavant la plus charmante des baignades.

Ils le crurent d'autant moins que personne ne leur dévoila jamais la supercherie. Surtout pas les bagnards ! Ceux-ci n'avaient aucun intérêt à révéler aux colons qui venaient s'installer, leur apportant du même coup un petit souvenir de la liberté, que le sol qu'ils grattaient pour faire venir les petits pois n'était rien d'autre qu'une mince croûte de terre sur une étendue d'eau salée.

– Voilà toute l'histoire ! conclut-il, si vous voulez des détails, demandez-donc à Gabriel !

Je n'allai pas manquer de le faire ! En réalité, je suis prêt à parier que chacun à Bidon, pour peu qu'il y fût installé depuis suffisamment de temps, savait parfaitement de quoi il retournait. Mais que ce soit le fatalisme asiate, la honte de s'être fait gruger et d'avoir payé trop cher leur future terre ancestrale, l'espoir de

la revendre un bon prix à un gogo dans mon genre, tout le monde enfouissait ce squelette au plus profond de l'armoire.

Et puis, à qui demander des comptes en faisant éclater le scandale ? Tout ce qui pouvait survenir, c'était l'exode sans but ou une baignade forcée dans le lagon souterrain avec des bottes en chaux hydraulique.

C'est sur ce silence tacite qu'avait misé Pourrichier. Il avait joué gros, le gros lard, avec sa fable de réseau d'assainissement à laquelle personne ne croyait mais pour laquelle tout le monde crachait au bassinet pour avoir la paix.

Et moi, avec ma grande gueule, qui venait crier que le roi était tout nu ! Ferme-la, connard, tout le monde est au courant, bosse en silence ou fais tes prières !

– Vous comprendrez, continua Pourrichier, que Bidon doit être protégée ! On ne peut plus laisser faire n'importe quoi à n'importe qui ! Il faut faire la part entre les projets raisonnables, les miens entre autres, et ceux qui ne le sont pas ! Vous ne le savez peut-être pas mais Gavalardo a développé un commerce florissant ! Vous ne pouvez pas savoir la cote que peut atteindre l'art primitif mélanésien chez les collectionneurs. Les plus grands musées du monde, eux-mêmes, lancent leurs experts sur l'affaire, histoire de ne pas laisser disperser un patrimoine culturel traditionnel qui date de la semaine dernière ! Vous me suivez ?

Que Gavalardo ait choisi l'art primitif, cela se concevait, il avait de toute évidence des dispositions naturelles. J'aurais été plus étonné s'il s'était essayé dans le baroque ou le néo-moderne !

– En quoi cette arnaque de Gavalardo peut-il être préjudiciable à la survivance de Bidon ? Le seul risque, c'est qu'on l'arrache à notre affection pour le mettre en taule !

– Ce ne serait pas l'aspect le plus déplaisant de l'affaire ! Quand je vous aurais dit où il trouve le bois adéquat, naturellement vieilli à cœur, pour sculpter ses poteaux de

case, vous vous mettez à trembler ! Ce type-là est pire que les termites !

– Ne me dites pas...

– Parfaitement ! Il remplace les piliers de soutènement d'origine, par les siens propres en béton maigre ! Vous avez vu comment il procède avec sa marina ? Eh bien, il fait de même juste sous vos pieds ! À votre avis, cela peut durer combien de temps, un pilier signé Gavalardo ?

– Le temps de se remplir les poches, je présume !

– Même pas, c'est compter sans le bordélisme inné de ce chiffonnier ! Vous comprendrez que les élections prochaines seront déterminantes dans la survie de l'île ! Par la suite, une fois que je serai élu maire, toutes les participations seront les bienvenues, si vous voyez ce que je veux dire, pour sauver ce qui peut l'être encore !

S'il ne s'agissait que de lui signer un chèque en bois des îles pour le satisfaire, j'étais prêt à le faire des deux mains, sans procrastiner. Il tempéra mon ardeur généreuse en m'assurant que ma présence à Bidon représentait à ses yeux une caution suffisante. Cette confiance me parut justifiée, ce qui était un bon signe : je commençais moi aussi à prendre ses délires au sérieux, préalable indispensable à ma réussite sociale.

Je saluai Pourrichier avec l'horreur due à son rat et rentrai me coucher à la tribu : pas question de rester cinq minutes de plus sur ce sol traîtreux !

Tous ces braves gens étaient endormis quand j'y parvins mais cela ne m'empêcha pas d'aller tirer Gabriel par les pieds pour lui dire tout le bien que je pensais de lui.

Nonobstant mon intrusion brutale, il était mort de rire. Après quoi, il me conseilla d'aller me coucher en dépit de mon courroux en m'assurant qu'il enverrait Cécilia me calmer si je ne parvenais pas à m'endormir. Ce qu'elle fit avec sa diligence habituelle.

Je trouvai enfin le sommeil en parcourant les douces rondeurs des Mamelles par des sentiers capricieux, vers des gorges tièdes et parfumées, des torrents d'étoiles tourbillonnantes, jusque dans les replis secrets de forêts profondes. Était-ce un rêve, je ne sais plus !

Le matin, dès l'aube, Gabriel vint tuer dans l'œuf une grasse matinée qui promettait d'être scandaleuse. Avec Clovis et Séraphin, ils me jetèrent à bas du lit, m'habillèrent et me poussèrent devant eux à travers la brousse, sceptique ricanant et bouffi de sommeil. Je n'ai pas ricané longtemps, je vous le jure.

C'est en arrivant au pied de la falaise, que mon sourire se gerça sur mes lèvres. Vous auriez reconnu l'endroit tout de suite.

C'était là qu'il m'avait porté pendant mon rêve halluciné, le soir de la grande orgie dans la tribu.

Je reconnus aussi l'entrée de la caverne et, comme la première fois, ils durent me porter pour y pénétrer, tellement je ruais en jurant tous les dieux qu'ils ne me feraient pas retourner dans ce caveau putride.

Ai-je dit que le vent s'était levé depuis quelques jours ? En arrivant dans la caverne, j'entendis un fort bruit de ressac couvrant celui des cataractes qui s'écroulaient sur les eaux sombres.

Dans le faisceau de nos torches électriques, la plage de sable gris était battue par des vagues. Le bas de la falaise était creusé par des siècles de marées, chose qui m'avait échappé lors de mon premier séjour en ces lieux.

Heureusement, il ne fut pas question de nous aventurer sur la houle qui battait le long des piliers de bois vermoulus. Gabriel n'osait pas tenter la balade, bien que l'envie ne lui en manquât pas, uniquement pour me faire chier.

Comme il me l'expliqua, cette houle était provoquée par le vent qui soufflait sur l'île, déterminant des différences de pression sur la surface liquide par l'intermédiaire des événements dissimulés dans les bouquets de palétuviers. Ceci, par un

phénomène singulier d'aspiration, proche de celui du vaporisateur à poire, comme me l'expliqua Gabriel qui en savait un rayon sur la mécanique des fluides et l'Effet Venturi.

D'après lui, ces événements naturels ne l'étaient pas du tout et au fond de chacun d'eux on pouvait trouver les restes d'un bombardier américain de la guerre du Pacifique. Je comprenais mieux pourquoi les Bidonnais s'en tenaient aux hydravions.

Quand nous ressortîmes enfin, Gabriel n'eut pas besoin de me conseiller la prudence. Et moi je n'avais plus qu'une idée, c'était de remonter vite fait aux Mamelles, où vous pouviez taper du pied et trépigner sans risquer de disparaître corps et biens à travers la fragile coquille du sol.

Bidon n'était rien d'autre qu'un décor de carton-pâte, juste ce qu'il fallait pour mettre en scène les combines les plus foireuses !

Ah, mon cher Gabriel, que je me cramponnais à ton épaule ! Et toi exquis Séraphin, comme je désirais que tu t'approchasses un peu, afin de m'appuyer sur toi et peser moins qu'une plume sur ce sol traîtreux pour parvenir sans encombre à la maison ! Jamais je n'ai posé sur le sol un pied plus léger. Les Iroquois chassant le daim marchaient comme des éléphants, en comparaison.

La campagne pour l'élection d'Anita commença et les travaux du barrage tiraient à leur fin. Je jure sur la tête de Gavalardo qu'en ayant suscité l'une et réalisé l'autre je n'ai jamais eu l'intention de nuire. Les choses suivirent le cours que les Bidonnais choisirent de leur donner.

Anita avait fini par se réconcilier avec Pourrichier. Même si ce n'était que façade, c'était le moins qu'elle pouvait faire si elle voulait être élue, ce qui ne faisait plus de doute pour personne. La promotion cul-bronzé, c'était son boulot. Dans ce domaine, elle était pro.

Encore lui fallait-il l'appui financier de Pourrichier pour recouvrir les murs de la cité de son image balnéaire et noyer sous

les cadeaux les commerçants de Bidon. Il fallait les voir se presser au casino, où ils se faisaient rincer gratis, et participer à des parties de roulette ou de chemin de fer dont ils sortaient tous gagnants. Cela devait coûter cher à Pourrichier mais il ne faisait pas dans la demi-mesure.

Riton avait repris sa place et déambulait magistralement entre les tables de jeu, donnant des ordres aux croupiers d'un coup de sourcil directorial.

Quant à Marie-Rose, elle avait tout bonnement disparu de la circulation. Cela ne sembla affecter en rien la bonne marche de la BIDE et je me suis souvent demandé ce qu'elle pouvait bien taper à longueur de journées.

En désespoir de cause, faute d'une candidature plus sérieuse, Gavalardo avait pris la tête de son comité de soutien. En réalité, il le savait bien, il n'avait rien à perdre à la soutenir ouvertement.

Car ce qu'il avait confié à Riton quant aux intentions de Pourrichier à son égard, si jamais Anita était élue, n'était pas loin d'être réalisable. Pourrichier maire de Bidon, il n'avait plus qu'à faire ses bagages. Je ne crois pas qu'il ait dormi sereinement toutes ces nuits-là, Gavalardo.

Leroidec, cet enfoiré, à chaque fois qu'on le branchait sur le sujet, faisait une réponse d'enfoiré.

– Je voterai pour la plus belle !

Comme si c'était ce qu'on lui demandait ! Mais son problème était de ne se mettre à dos ni Gavalardo ni Pourrichier.

De toute façon, tout le monde savait qu'en matière de beauté féminine il avait des goûts plus que surprenants. Il était de ces faux-jetons qui n'osent pas afficher leurs conquêtes, comme s'ils en avaient honte.

Un petit godelureau qui trotte au bras d'une vieille bourse fripée et pleine de fric, cela fait jaser, c'est certain. Mais au moins c'est franc et le type ne se fait pas passer pour autre chose qu'il n'est.

Inversement, il n'est rien de plus pitoyable que le vieux beau qui n'ose pas sortir la jeunette de l'alcôve sous prétexte de je ne sais quelle catastrophe familiale. Putain, les mecs, si votre vieillasse vous fait gerber, plaquez-la dans les règles et basta !

Et ces mêmes types qui prennent le meilleur et délaissent le pire sont les premiers à vous donner des leçons de savoir-vivre si vous chopez les meilleurs morceaux dans le plat en laissant la couenne qui vous fait du mal. La vulgarité, c'est aussi cela.

En ce qui concerne Leroidec, c'était la même chose, mais à l'inverse. Lui, ce qui le séduisait, c'était le genre pithécanthrope pleine de poils avec des arcades sourcilières à faire peur aux enfants.

Mais il en avait tellement honte que ce qui aurait dû passer pour un goût singulier devenait de la dépravation. Vous vous rendez compte ? Arriver à transformer une pulsion sexuelle singulière en vice particulier, il faut être tordu !

Alors au lieu de les dorloter tendrement comme tout mâle en rut est poussé à le faire, il te me troussait ses femelles à la sauvette comme un collégien qui se masturbe sous les draps.

Triste mentalité. D'ailleurs, c'était la faiblesse de Leroidec : il n'avait pas assez de caractère pour s'abandonner sereinement à ses penchants amoureux. C'était un timoré du sentiment qui préférerait s'exciter tout seul dans son coin. De toute façon, il eut bientôt un autre sujet de préoccupation.

Un matin, il débarqua dans le bureau de Gavalardo, l'air soucieux, et lui demanda s'il avait vu le dernier bulletin météorologique de la télé australienne. À cent lieues de là, Gavalardo leva les sourcils d'un air surpris.

– On signale une dépression tropicale au nord de Wallis et Futuna ! – annonça Leroidec.

– Quel est le problème ?

– Le problème c'est qu'elle ne se dirige pas sur Wallis et Futuna comme à l'accoutumé et qu'elle a l'air de faire route plein ouest.

– C’est à plus de mille kilomètres d’ici, il ne manque pas de place pour aller emmerder quelqu’un d’autre !

– Pour une dépression tropicale c’est une croisière de trois jours. Juste ce qu’il faut pour devenir un cyclone ! Si elle continue comme elle a l’air de vouloir le faire, elle ne peut pas nous louper : nous sommes les seuls sur sa route !

– Elle a bien le temps de se dégonfler ! Tempéra Gavalardo.

– Ça m’étonnerait, on lui a déjà donné un nom : Zébulon !

Gavalardo, étonné d’une telle anxiété pour une saloperie de tornade, tenta de le rassurer en lui rappelant la tapée de cyclones qu’il avait connus sur Bidon depuis qu’il y était arrivé avant-guerre : Leroidec avait bien dû en essuyer quelques-uns.

– Justement, j’ai bien eu des cyclones en Nouvelle-Calédonie, mais depuis que je suis arrivé à Bidon il y a quatre ans, il n’y en a pas eu un seul.

Gavalardo dut reconnaître que ma foi c’était vrai. C’est fou comme le temps passe !

– Et alors ? Au fond, c’est une bonne nouvelle : les travaux du barrage sont finis. Qui plus est, il va être rempli en moins de deux !

Leroidec dut convenir de mauvaise grâce que c’était une putain de bonne nouvelle.

La date des élections approchait. Pour être précis, elles devaient se dérouler le samedi suivant. Gavalardo dut penser que Leroidec se faisait du souci pour le bon déroulement de cet événement. C’est vrai, des élections sous la pluie ce n’est pas drôle. Mais quoi ! On prendrait des parapluies !

Mais ce que Leroidec n’osait pas avouer, c’est que toutes les tours qu’il avait construites s’étaient écroulées au premier coup de vent et qu’à chaque fois il avait dû faire ses bagages. Putain, recommencer tout à son âge, il n’en avait pas le courage !

À mon avis, c’est à ce moment qu’il dut commencer à penser que le seul espoir qui lui restait, c’était que la catastrophe qui lui

serait directement imputable fût noyée dans une catastrophe plus grande encore. Ce n'était pas inconcevable, effectivement...

Les craintes de Leroidec étaient loin d'être sans fondement car depuis quelque temps nous subissions une chaleur tropicale telle que je n'en avais pas vu depuis longtemps que je croisais sous ces latitudes.

Et pourtant la saison des pluies qui aurait dû commencer depuis plusieurs semaines tardait à nous crever sur la gueule. Cela avait été une de mes plus grandes craintes tout le temps que je finissais les travaux.

Il n'était pas un jour que je ne reçusse un coup de fil d'un Gavalardo inquiet qui voyait passer le temps et se rapprocher le moment où la piste serait quasiment gommée du flanc de la montagne, dissoute en bouillasse rouge qui viendrait s'accumuler en limon vaseux. Si la pluie nous rattrapait, il nous faudrait plier les gaules pour quelques mois et c'est la piste en entier qui serait à refaire.

Tous les soirs, vers cinq heures, les alizés nous apportaient d'épais nuages violets, embarburés d'éclairs jaunes à leur base. Le ciel nous la faisait à l'intimidation en tambourinant du coffre comme un gorille mais ne passait pas à l'attaque. Sereins, Gabriel et Séraphin ne semblaient pas y prendre garde.

– Ne te bile pas, chef, ce n'est pas encore la pluie. Nous avons bien le temps de finir !

Gabriel et Séraphin avaient raison : les seuls grains que nous voyions passer, croisaient bien au large, reliant le ciel plombé à l'océan, par de longues trompes grises et ondoyantes.

Les gamins de la tribu se précipitaient alors dans une mer à la tiédeur inquiétante en hurlant de joie et les bonites rendues folles par je ne sais quel phénomène leur sautaient quasiment toutes cuites dans les bras.

On en était à terminer de massacrer ce qui pouvait rester de l'ancienne beauté des lieux mais je mettais un point d'honneur à laisser la place dans un état au moins aussi lamentable que celui

qui signe le sérieux des entreprises du même genre. Gavalardo faisait de fréquentes visites pour s'en assurer car ce point lui tenait particulièrement à cœur : c'était une question de crédibilité.

C'est ainsi qu'il débarqua un jour sur les coups de midi et ce qu'il vit sembla le rassurer pleinement. Nous n'y étions pas allés de main morte. Comme à son habitude, pendant qu'une moitié des manœuvres était occupée à regarder l'autre moitié se reposer à l'ombre, il me saisit par le bras et m'attira à l'écart.

– Alors mon cher Murmure, des nouvelles fraîches de Venise ?

Je le regardai, avec l'air de me demander où il voulait en venir. Il parut extrêmement satisfait de son effet.

– La dernière fois que j'ai entendu parler de Venise, c'est par la bouche de Gabriel !

– Et cela ne vous évoque rien d'autre ? Gabriel m'a rapporté que depuis une certaine petite escapade, vous racontez à qui veut les entendre, les propos les plus pernicious sur les dessous des Mamelles, si je puis dire.

J'ouvris grand la bouche pour dénoncer mon indicible étonnement, il le méritait bien. Gavalardo était aux anges.

– Comment le savez-vous

– Secret défense ! je ne vais pas vous révéler toutes mes compétences : je suis un peu sorcier ! Le but était de vous enseigner quelques particularités locales ! Une façon comme une autre de vous mettre dans le coup !

Je repris l'air sacrément con que j'avais affiché devant Pourrichier et Gavalardo pouffa comme une baleine franche.

– Je vous avais bien dit que Bidon avait un environnement extrêmement fragile !

– Une bombe à emmerdements, oui !

Il bondit.

– Là, nous sommes d'accord ! Alors, plus un mot à quiconque, n'est-ce pas ?

– Oui, Gabriel m’a prévenu ! Mais vous auriez pu m’en parler vous-même !

– J’ai trouvé plus espiègle d’utiliser ce moyen pour vous rencarder !

Espiègle !

– D’accord, je vous ai un peu bousculé... Mais je suis prêt à vous expliquer tout de A à B ! Je ne pensais pas que cela vous aurait autant perturbé, je vous croyais plus...

– Bon, ça va, je sais tout ! Gabriel a fini par me réciter tout l’alphabet !

– Tant mieux, l’histoire n’est pas mon fort ! Mais pour en revenir au lac de merde, vous ne croyez pas qu’il soit temps d’y mettre le holà ? Vous avez vu ce dont Pourrichier était capable, ce type est un vrai danger pour l’environnement ! Il y fout même les macchabées au lieu de les incinérer comme il le prétend ! Moralement, c’est inadmissible !

Et Dieu sait s’il était compétent pour fixer des limites à la morale !

– Alors, j’ai pensé à une chose ! – continua-t-il – parfois l’urgence impose d’utiliser des moyens que la morale réprouve, mais nécessité fait loi et une fois n’est pas coutume !

– Où voulez-vous en venir ?

– Si nous pouvions récompenser les juges pour le bon choix qu’ils feront le jour des élections ? Ce qu’il me manque, ce sont les moyens... je veux dire le moyen de les motiver à sauver notre île ! Ne pourriez-vous pas sensibiliser notre ami bétonneur à ce sujet ?

Quand je vous disais que c’était le type à se lever la nuit pour déplacer les bornes de la probité !

– Alors là, vous ne savez pas où vous mettez les pieds ! Il sera difficile de passer sous silence les dessous de Bidon,

si vous voyez ce que je veux dire. Il peut bien s'y intéresser et vous obliger à négocier avec Pourrichier !

– Négocier ! – 'écria-t-il avec horreur.

– Oui, c'est atroce mais cela pourrait bien arriver ! Moi, à votre place, je ne le mêlerais pas à nos salades et pourtant j'ai autant que vous à perdre dans l'aventure !

– Je n'avais pas vu les choses sous ce jour-là ! Vous avez raison, n'en dites rien ! Mais comment voyez-vous les élections ?

– À mon avis, vous vous faites du souci pour pas grand-chose ! Même si Anita est élue comme pouliche de Pourrichier, les Bidonnais ne voteront jamais de gaieté de cœur pour lui... surtout s'il est opposé à un candidat plus populaire !

– Moi, bien sûr ! Je n'y avais pas pensé !

– Non, pas vous ! Les gens adorent les couples royaux et leur reine aura un roi ! Riton ! Vous ne l'avez peut-être pas remarqué, mais depuis qu'il ne fait plus le zèbre avec une plume dans la raie des fesses, c'est fou ce qu'il impressionne les européens de Bidon. D'autre part, il est tellement gentil avec tout le monde que les Javanais et les Chinois lui font les yeux de Chimène ! Enfin, et pour en terminer, les Mélanésiens voteront forcément, sinon le maire élu n'aurait aucune légitimité ! Riton est le seul blafard en qui ils ont confiance... Et ils n'ont pas tort !

Vous allez penser que j'y allais un peu fort, mais dans le fond c'est ce qui pouvait arriver de mieux à tout le monde !

– Mais c'est un gamin !

– Il aura dix-huit ans dans trois mois, il sera éligible !

Gavalardo en restait comme deux ronds de flan. Et puis des tas d'idées tortueuses firent son chemin dans sa caboche de bidonopithèque.

– Mon fils, maire de Bidon ! Mais ce sera Byzance !
Mon cher Murmure, vous avez eu une riche idée de vous arrêter à Bidon.

Les derniers jours qui précédèrent l'élection, Anita n'était pas à prendre avec des pincettes. La façon dont elle l'envoyait promener, ce pauvre Riton, dès qu'il venait se frotter un peu trop à elle comme un matou énamouré !

Pourtant, ce qu'il cherchait, c'était un peu d'intimité qui lui aurait permis de lui avouer le gros péché qu'il avait sur le cœur. Je veux parler de la mission, qu'il avait acceptée, de la séduire en service commandée. Elle ne lui en laissa pas le loisir et c'est bien dommage.

Car que risquait-il en passant à confesse ? Une putain de scène, des cris, des larmes, des coups peut-être ? Une rupture, sûrement ! Mais il se sentait assez amoureux pour la faire revenir.

Au lieu de cela, il fut contraint à garder un silence qui gonflait en lui comme un ouragan et qui le faisait tourner seul dans sa chambre la nuit, sans qu'il puisse dormir. Le jour où cela allait péter, il y aurait des dégâts.

Nous étions tous plus ou moins énervés, tous avec d'excellentes raisons de l'être. Et la chaleur croissante n'arrangeait rien.

Anita, Gavalardo et Pourrichier pour des raisons que l'on devine, Leroidec pour la raison que j'ai dite. Et moi pour la raison que si le barrage ne se vidait pas plus vite qu'il allait se remplir, j'aurais des tas de morts sur ma belle conscience. Bon dieu, que j'étais mal et que j'enviais l'anxiété des autres que je jugeais futile en regard de la mienne !

Le seul qui surnageait dans tout cela, c'était Draguélev. En réalité, avec son cancer chronique de la gorge qu'il traînait depuis vingt ans, il se foutait de tout. Peut-être aurait-il même été heureux de mourir d'autre chose. Tant qu'il y avait de la fille à tringler, le monde gardait encore quelque cohérence pour lui.

Dans cette atmosphère électrique et torride de fin du monde, tringler une fille était chose plus aisée que de lui demander l'heure. Ces derniers jours il ne débanda pas. Tant mieux pour lui, au fond.

On arriva enfin au samedi car il était temps que cela finisse. Les alizés avaient brusquement cessé la veille au soir et le matin il s'était levé un léger vent d'ouest, aussi inhabituel qu'incongru, qui avait rafraîchi l'atmosphère et avait fait remonter en flèche le moral des ignorants.

Leroidec qui avait navigué, ne serait-ce qu'en bricoleur, n'en menait pas large. Et moi non plus car mes lectures en matière de prévision météorologique m'avaient laissé quelques connaissances : le cyclone Zébulon, qui avançait vers nous à la vitesse d'un pousse-pousse bengali, bouffait les alizés comme un vorace au point de leur faire changer de direction et rebrousser chemin.

Pourrichier avait apprêté la grande salle de jeu du casino et il n'avait rien laissé au hasard. Il y avait des posters d'Anita où que vous portiez votre regard, même sur la porte des chiottes, où il est d'habitude recommandé de laisser ces lieux plus propres que les vôtres.

Au buffet, où tous ces goinfres se précipitèrent comme des affamés, on ne pouvait pas ignorer que toute la viandaille était offerte par la STOMAC, la Société de Traitement des Ordures Ménagères d'Assainissement et de Curages dont Pourrichier était le directeur. Au moins les gens savaient où passait l'argent de leur contribution d'eau usée. Ils lui en seraient sûrement reconnaissants.

La cérémonie commença par des divertissements balourds, censés nous mettre dans un état d'excitation propre à faire voter utile. Evidemment, la maîtresse de cérémonie n'était autre qu'Anita Mouchardasse. Il n'y en avait pas deux comme elle pour animer les tristes troupes de touristes ballots. Le fait

qu'elle allait bientôt changer de casquette, pour se ranger parmi les concurrentes au titre, ne lui posait aucun cas de conscience.

Quand enfin la salle fut jugée suffisamment chaude et stupide pour passer aux choses sérieuses, Pourrichier monta à son tour sur la scène avec un sourire tout en saindoux. Il chopa Anita par la taille et annonça que maintenant celle-ci allait se retirer pour rejoindre les autres candidates et s'armer en guerre.

Sifflets dans l'assistance survoltée qui se précipita derechef sur le buffet. Je profitai de cet arrêt de jeu pour aller m'aérer un peu sur le perron.

La ville était calme et plongée dans l'obscurité sereine des soirées bidonnaises. Bidon, ce n'est pas Las Vegas, si vous l'aviez oublié. Les lampadaires miteux éclairaient moins que les étoiles qui brillaient dans le ciel. J'aurais pu trouver des termes plus poétiques mais je n'avais pas la tête à ça, croyez-moi !

Je descendis sur l'esplanade qui se déployait vers l'ouest et fis quelques pas précautionneux pour contourner les bâtiments : depuis que j'avais appris la vérité quant aux soubassements de Bidon, je ne marchais plus que comme un petit vieux, les bras écartés pour chercher quelque chose à quoi me cramponner si jamais le sol venait à manquer sous mes pas.

J'aurais donné votre pension de retraite pour voir des étoiles vers l'est. Vous pouvez dormir tranquilles, allez, le ciel était plus noir que le cul d'un charbonnier Baoulé.

Comme je revenais rongé d'inquiétude, je fus soudain poussé au cul par une coquine bourrasque du sud qui fit s'envoler mon bicorné au loin. Bon d'accord, je n'avais pas de bicorné. Mais en aurais-je eu un, j'aurais pu courir pour le rattraper !

Le chasseur arrivait droit sur nous et, pour masquer son approche, il nous faisait prendre à revers par ses chiens fous qui jouaient avec moi comme le chat avec la souris. La pluie n'allait plus tarder, je rentrai en courant.

Dans quel état ils étaient, les mecs ! J'avisai un marchand de tout-et-n'importe-quoi que je connaissais un peu pour avoir pas

mal fréquenté sa boutique dès qu'il me manquait un cent de clous ou de l'aspirine pour terminer les travaux.

L'inquiétude qui me fouaillait me donna soudain l'envie de l'épancher sur quelqu'un. J'allais donc lui taper sur l'épaule pour lui parler de la pluie. Et du beau temps.

– Si je m'inquiète pour mon magasin à cause du cyclone ? Laisse-moi rire. Il peut s'écrouler, je n'en ai rien à foutre ! Avant je me saignais aux quatre veines pour rembourser le chinois qui m'a avancé les fonds. Pourrichier est arrivé les poches pleines de fric pour que je vote Anita et il a tout racheté. Dorénavant je ne suis que le gérant et je dors tranquille. C'est à lui qu'il faut demander ça ! S'il est battu, il foutra le camp et au moins les ruines seront à moi ! Avec ce petit whisky dans le nez, je me sens assez jeune pour reconstruire l'Empire State Building ! Ça reste entre nous, bien entendu...

Les lumières jaunirent soudain et les choses sérieuses commencèrent. Je parle de l'élection, pas du cyclone.

Pourrichier monta sur scène, en se frottant les mains lubrifiées de caca, et annonça ce pour quoi tout le monde était venu. On allait enfin se rincer l'œil après s'être rincé la dalle. La sono taïwanaise sonna les trois coups à grands renforts de trompettes nippones et le rideau s'ouvrit.

Marie-Rose était seule sur le côté de la scène. Lys délicat au calice safrané.

Pourtant, au bout d'un moment on distinguait la gangue brutale des autres danseuses qui l'entouraient mais dont elle jaillissait comme une gemme mordorée.

Sur le devant de la scène, une guenon incongrue agitait ses breloques, déguisée en Mouchardasse.

Et pourtant on ne voyait que la petite secrétaire javanaise de Gavalardo.

Elle me donnait envie de jeter ma philosophie de raté par-dessus les moulins, de la choper par où je pouvais mieux

l'attraper et de l'emmener dans la vallée sucrée des Mamelles qui maintenant, hélas, n'existait plus et de l'y aimer à la Neandertal. À en juger par le silence qui tomba comme un quintal de son, je n'allai pas être le seul sur le coup.

Jugez par vous-même le jeu de cette petite cachottière. Un abricot doré dans un calice de lys blanc. La pudeur, la candeur, la gentillesse, la douceur, la tendresse, la consolation dans ses bras parfumés, la coquinerie aussi dans ses petits orteils vernis de pêche dépassant à peine de la robe qui caressait le sol, ce veinard.

Ah, les ongles de ses petits petons qu'on aurait voulu grignoter ! Et ses yeux de princesse balinaise qu'elle gardait baissés pour ne pas vous foudroyer. Qu'on aurait voulu voir s'entrouvrir le plumet noir de leurs cils en un tout autre lieu ! Qu'elle était chaste de les cacher aux autres et de les ouvrir un jour, peut-être, rien que pour vous.

Et au milieu, devant, Mouchardasse. La cuisse musculeuse, le sein d'athlète, la provoque, le rouge, le vert, l'orange fluo, le sourire plein de crocs, le patchouli à cent dollars le dé, la gagne, la hargne, le surf, la Californie des battants, Bidon aux perdants, le Dow Jones sur une fesse, l'indice Nikkei sur l'autre, mort aux minables, honte aux gagne-petit !

Et ses putains de breloques qui n'arrêtaient pas de breloquer en tous sens au rythme de sa chorégraphie de body-building !

Et son diadème en quincaillerie asiate qui sautait sur son crâne à chacun de ses épaulés-jetés !

Pauvre Pourrichier ! Inconscient du bide d'Anita, il continuait de pérorer de toutes ses mains, virevoltantes comme des moucheron d'égouts, présentant tour à tour les concurrentes.

Une gentille vache chinoise du nom de Clarabelle, qui faisait des petits signes mignons vers ses parents dans la salle.

Une sinistre aborigène qui terrifia Pourrichier d'un haut-le-corps de sa broussaille sourcilière.

Une Serbo, je croate, débarquée de fraîche date de Nouvelle-Guinée où elle avait tenté d'enseigner le Peul.

Une flamande séparatiste qui commença à vouloir nous faire un plat de son pays et à qui Pourrichier, grimaçant un sourire, murmura entre ses dents d'avoir à fermer sa grande gueule.

Une Bidonnaise de Bidon boudinée dans un paréo tahitien qui lançait des baisers à tour de bras.

Rose-Marie, enfin, que dans un trait d'esprit fangeux qui tomba comme une flaque, il soupçonna d'avoir confondu l'élection de Miss Bidon avec le Bal des Petits Lits Blancs.

Et puis Anita Mouchardasse, surtout, que tout le monde connaît et qu'il n'est plus la peine de présenter, l'ambassadrice de Bidon dans tout le Pacifique, celle sans qui rien ne serait ce qu'il aurait dû être, l'instigatrice de cette soirée, l'entremetteuse inspirée qui pouvait placer la petite île sur orbite, cette battante, cette gagnante, cette hargnante, cette brinleboquante de bijoux, celle à qui on aurait voulu crier : " Vas-y, Anita, écrase-les toutes, ces mochasses, ces ploucasses, ces impudiques, ces immodestes, ces complexées, ces jalouses... ". Bref, les autres, quoi !

Il était temps de procéder au vote.

Comme on était entré trop vite en démocratie pour pouvoir s'y arrêter, Pourrichier suggéra que les trois sages qu'il avait embauchés pour cela se retirassent pour délibérer.

Hurllements de l'assistance.

Bon d'accord, les sept filles portant un numéro, les assistants n'auraient qu'à inscrire celui de leur élue sur un torche-cul et les trois sages se retireraient pour bourrer les urnes.

Vociférations chez les javanais et chinois présents dans la salle qui voulaient scruter le scrutin à défaut de quoi ils affûtaient leurs sabres d'abattis.

De guerre lasse, puisque quelques têtus y tenaient, on allait faire les choses honnêtement.

De toute façon, ce n'étaient pas les voix de ces quelques singes jaunes qui allaient renverser la dynastie naissante. Putain, qu'est-ce qu'il avait dû se faire chier Napoléon lors de son dix-huit Brumaire ! Voyez-vous où cela mène la république ? Au brouhaha !

Il fallut donc chercher papier et crayons. Mais où les trouver ? Croyez-vous que l'on fasse la classe dans un casino ? Ça va prendre du temps, demain on y sera encore, vraiment il y en a dont la méfiance éveillerait le soupçon !

– J'en ai une pleine boîte pour grifouiller les martingales !

Riton triomphant, brandissant une poignée de jolis crayons laqués, se précipitait dans la foule où on se les arracha. Pourrichier consterné ne put qu'applaudir avec la salle à cette belle initiative.

Pour finir on vota enfin et les trois sages terrifiés s'éclipsèrent en compagnie des scrutateurs qui ne manqueraient pas de leur couper la tête au moindre papier froissé.

Quand enfin ils revinrent, il était temps. Même Pourrichier commençait à se sentir ridicule à combler le temps-mort avec ses plaisanteries vaseuses.

Mouchardasse, pas du tout ! Elle secouait inlassablement sa breloque en ménageant son souffle, comme elle l'enseignait dans sa salle de gym. Cette seule démonstration de son endurance devait à ses yeux augmenter, si c'était possible, l'adoration de l'assistance à son endroit, à son envers et à toute sa personne. Elle était aux anges. Le plus sage des trois sages monta enfin sur la scène. Silence.

– La gagnante est...

Roulez tambours, sonnez trompettes. Anita s'avança de ce pas majestueux des danseuses du corps de ballet de Culmont-Chalindré, Haute-Marne. Vous vous rappelez la bobine à Joséphine quand elle s'est avancée vers son empereur des poux ? Eh bien vous voyez Mouchardasse !

– La gagnante est...

Roulez tambours, sonnez trompettes. Putain que c'est long ces cérémonies !

– ...la petite Marie-Rose !

Bon, qu'est-ce qui n'allait pas ? Mouchardasse s'arrêta. Un contretemps, encore ! Agacée, elle se retourna vers l'endroit où elle savait que poireautait la petite.

– Eh bien ma fille, allez-y, on vous appelle au parloir !

La prochaine fois, tâchez moyen de vérifier que vous avez bien éteint le gaz avant de venir !

Le problème c'est que la petite Marie-Rose n'était plus où elle l'avait laissée.

Elle était sur le devant de la scène, génuflexée devant le vieux pingouin qui lui posait une imitation de couronne en toc sur la tronche.

Et tous ces envinés qui criaient des hurraas. Que d'histoires pour une gamine qui n'a pas éteint le gaz !

Anita Mouchardasse était encore immobile sur la scène quand Marie-Rose n'y était plus, portée en triomphe par l'assistance et quand les autres candidates s'étaient déjà enfuies, en pleurs, dans les coulisses.

Le diadème cocassement de travers à cause de ses soubresauts précédents, le panard suspendu à un doigt de pied du sol dans un élégant rond de jambe, elle cherchait à comprendre. Ce fut Pourrichier qui rompit le charme.

– Réveille-toi, connasse !

– Mais attendez... Et l'élection... On arrête tout ?

Oh les méchants ricanements qui montèrent de l'assistance ! Ce sont eux qui mirent enfin Anita au fait des événements. Elle devint soudain plus blanche que le cul d'un islandais albinos.

Quant à votre serviteur, il crevait d'angoisse sous les lazzis. Je n'ai jamais supporté les bides, même ceux des autres. Dans ces circonstances, j'aurais été foudroyé d'apoplexie et je me serais abattu raide. J'aurais fini par me traîner au fond d'un terrier de blaireau et j'aurais mis six mois à m'en remettre.

– Gavalardo ! Ordure putride !

Ça y était, elle reprenait du poil de la bête. J'avais eu peur. Entre nous, après le bide effroyable qu'elle venait de faire, elle démontrait une sacrée capacité de récupération. À moins, ce qui expliquerait pas mal de choses, qu'elle ait été complètement étanche au ridicule. Ce n'est pas mon cas : en cette matière, je suis une vraie éponge !

Gavalardo, ainsi interpellé, interrompit ses réjouissances et se dégageant des flatteurs qui venaient le caresser, il se tourna, hilare, vers Anita.

– Tu les as tous achetés, hein mon salaud !

Anita avait repris son bronzage. Elle bavait de rage. Je sais de quoi je parle, je n'étais pas loin et j'en prenais plein la gueule.

– Je me vengerai, tu ne l'emporteras pas au paradis. Je trouverai bien un moyen.

Elle titubait en descendant de la scène et en s'avançant dans la salle au milieu de la foule qui s'écarta devant elle, en silence.

Moi, que voulez-vous, je ne supporte pas de hurler avec les loups. Autant elle m'avait paru exécrable avant cet instant, autant elle me faisait pitié à ce moment même. Je m'approchai pour lui porter assistance.

– Anita, appuyez-vous sur moi...

J'aurais dû me rappeler comment elle avait servi Leroidec et quel sacré shoot de l'intérieur du pied elle avait. Oh mes roustons !

– Ah vous, disparaissez !

En tout cas, cela servit d'avertissement pour tous ceux qui auraient eu l'imprudence de ne pas se tenir hors de portée de canon. Oh mes aïeux ! Mais elle n'en avait pas fini avec moi :

– Vous aviez tout manigancé depuis le début, ingénieur de mes fesses, philosophe de mes deux ! Si ce con de Pourrichier m'avait écoutée on serait débarrassé de vous. Où est-il, celui-là ! Viens ici Pourrichier ! Qu'est-ce qu'il t'a promis, ce petit con ? La régence ? Cela m'a paru louche,

quand tu as accepté de ne pas truquer les élections : ça sentait la magouille !

Puis, tournant derechef sa rage vers Gavalardo :

– Je t’aurai, gros lard, je trouverai bien un petit bout qui dépasse et je le pincerai en tournant jusqu’à te faire éjaculer le sang par ta grosse pine molle d’éléphant de mer. Je chercherai et je trouverai, sois en sûr ! J’ai des armes que tu ne soupçonnes pas, demande à tous ces veaux ! Demande donc à ton Riton ! Ce petit con est si toqué de moi qu’il te foutrait un bâton de dynamite dans le trou de balle, si je le lui demandais ! Ce que je vais le torturer ton rejeton. Je vais t’en faire une loque qui se traînera à mes pieds pour me demander ce que je veux qu’il te fasse pour mon plaisir ! Il dansera de nouveau, à poil sur les tables de jeu avec une plume au cul, uniquement pour que je lui jette une culotte sale !

Anita avançait. Gavalardo reculait vers la porte. Pas inquiet, mais tout de même.

– Tu veux tout savoir ma petite ? Ton Riton, il était à ma botte ! Il me racontait tout ce que vous fricotiez, toi et Pourrichier. Tous les samedis il était à la maison et il me faisait son rapport. Tu crois qu’il était seulement amoureux de toi ? Pauvre vieille ! On ne t’a pas dit qu’il était tapette ? Tu veux savoir pourquoi il t’a mis la main aux fesses ? Uniquement parce que je lui ai foutu la branlée de sa vie ! Tu ne peux pas savoir combien c’est aphrodisiaque, une bonne branlée. Que veux-tu, ce petit, il n’a jamais rien pu refuser à papa ! Tu peux en faire ce que tu veux, comme tout le monde. Riton, mon fils ! je comprends ta déception, mais ce n’est pas cette fois que tu seras élu maire : il est encore vivant le vieux et ce n’est pas demain la veille que tu lui donneras des ordres ! tu peux te refoutre la plume au fion, la comédie est finie !

C’est ce moment que la pluie a choisi pour commencer à tomber.